

## LA GRANDE AIGLE

Tous les lettrés nous sauront gré d'avoir fait passer dans notre langue ce récit, d'un pathétique si intense et d'un si puissant raccourci, un des plus beaux qui soient dans la littérature scandinave. En ces quelques pages, admirables par la profondeur du sentiment et la largeur de l'inspiration poétique, l'auteur a su ouvrir devant nous ces deux infinis : l'azur du ciel et l'amour maternel.

**L**A-BAS, loin, très loin, là où les montagnes de Norvège se dessinent en bleu sur le ciel, où les pics, les pitons et les dents étincellent et brûlent avec d'étranges couleurs violettes, la grande aigle avait son aire dans une anfractuosités de roc abrupt et sauvage. Des ravines revêtues de sapins, où des torrents bruissaient, y grimpaient comme des sillons de plus en plus étroits.

Quand, à la pointe du jour, planant sur ses ailes puissantes plus haut que ne montent les regards humains, l'aigle épiait et cherchait sa proie, elle distinguait sans effort jusqu'au mulot des prés trottant sous les herbes. Et, tout à coup, le petit chevreau fou de plaisir, qui jouait, dansait et réalisait le joli tour de force de se tenir en équilibre sur l'arête d'un rocher, faisait dans l'air pur une ascension autrement périlleuse. Et le lièvre, qui se frottait encore les yeux et n'avait pas commencé sa toilette du matin, était mis subitement à même de contempler le monde d'un point de vue si élevé que les flèches des églises de sept communes se brouillaient éperdument sous ses yeux.

Les autres jours de chasse, l'aigle traversait des centaines de lieues, au-dessus des plateaux, des landes grises et moussues, des rocs farouches et des noirs abîmes. Et les montagnes lointaines bleuissaient derrière les montagnes, toujours vers l'ouest, jusqu'à l'orageuse mer de glace. Chaque ligne de montagnes indiquait un royaume dont la grande aigle, au cours des ans, avait fait sa progéniture reine ou roi. Et malheur à l'intrus qui osait se hasarder sur ce terrain de chasse ! Plus d'une fois la grande aigle, elle-même, avait dû soutenir un combat contre un prince exilé de sa propre famille. Combat terrible ! Les plumes volaient et tombaient comme des flocons de neige, mais d'une neige sanglante, jusqu'à ce qu'un des deux adversaires s'abattît sur le sol, presque inanimé. Il y avait du sang d'aigle sur les rocs de ces frontières.

\* \* \*

Un matin, après une chasse de cent lieues au-dessus des landes rocheuses, l'aigle revenait vers son petit avec un renne nouveau-né dans les serres.

Quand elle s'approcha de son nid, elle battit

violemment des ailes ; son cri sauvage retentit, multiplié par les échos des gorges montagneuses. Les fortes branches dont elle avait fait la base de son aire avaient été brisées. Le nid avait été pillé, dévasté ; et son aiglon, qui déjà commençait à voler, son aiglon dont le bec et les serres s'aiguaisaient sur une proie tous les jours plus grande, son aiglon avait été pris ! L'aigle s'éleva bien haut, si haut que l'écho de ses cris ne troubla plus l'immense solitude.

Tout à coup, deux chasseurs qui débouchaient d'un bois, entendirent au-dessus de leur tête un bruissement et un sifflement. L'un d'eux portait sur son dos, dans un panier d'osier, un

dans la nuit obscure, les gens de la ferme perçurent autour d'eux un étrange cri rauque.

Dès la pointe du jour, lorsque à peine le soleil commençait à dorer les nuages de l'orient, elle planait encore, les yeux toujours fixés sur le même point. Elle vit devant la porte les fils du paysan tailler à coups de hache des lattes de bois. Un cercle d'enfants les regardait. Plus tard, dans la matinée, ils apportèrent une cage dans la cour et, à travers les barreaux de cette cage, elle distingua nettement son petit qui, sans trêve ni répit, battant des ailes et s'escrimant du bec, s'évertuait à fuir.

La cage fut laissée au milieu de la cour, et personne ne se montra plus.

Le soleil montait dans la chaleur du matin et, par delà les nuages, l'aigle ramait de ses grandes ailes, mais elle ne cessait d'observer chaque mouvement de son aiglon, qui, la tête tendue, dressait son bec recourbé et sifflait de rage, tandis que ses griffes s'accrochaient désespérées aux barreaux de sa prison.

Midi passa. Cachée là-haut entre les nuages, l'aigle reposait sur ses ailes. Son flair était en éventail. Ce silence, cette cour déserte, cette ferme endormie lui semblaient suspects ; et elle redoubla d'attention.

Les ombres des maisons, des arbres et des clôtures commencèrent à s'allonger.

Toute la journée, toute cette belle journée de soleil, la cage, abandonnée dans la cour vide, l'avait attirée et comme appelée : et les fils du fermier, dissimulés à une fenêtre de la maison, s'y étaient tour à tour postés, le fusil en main. Et l'aiglon ne s'était pas arrêté de donner des coups de bec et d'engager péniblement entre les barreaux sa tête, son cou, ses ailes, tantôt l'une et tantôt l'autre.

Maintenant que le jour déclinait, les enfants avaient repris

leurs jeux et couraient de la porte à la cage. Et bientôt ils s'amuserent gaiement sur la pelouse. Les grandes personnes aussi sortirent et reprirent leurs occupations coutumières.

Dans la soirée claire et sereine, la jeune bru du fermier déposa son nourrisson sur la toile nouvellement tissée, et qu'on avait étendue au soleil pour la blanchir. Et elle se mit à rincer sa lessive près du puits.

\* \* \*



Un coup de fusil retentit, et la grande aigle tomba inanimée

aiglon captif. Et, pendant que les deux hommes poursuivaient la longue route qui descendait vers les fermes de la vallée, l'aigle, toujours planant, ne les quittait pas du regard.

A travers les déchirures bleues des nuages, son oeil perçant observa qu'à l'arrivée des chasseurs dans la cour de la ferme, petits et grands se pressèrent autour du panier.

Du matin jusqu'au soir l'aigle resta là, les ailes toutes grandes. Lorsque vint le crépuscule, elle se laissa tomber vers le toit de la maison, et,